

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 26 (1996)
Heft: 1

Artikel: Bernard Haller : le mélancomique
Autor: Probst, Jean-Robert / Haller, Bernard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-828572>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BERNARD HALLER

Le mélancomique

Il est le plus Parisien des Genevois. Ou l'inverse. Touché par le virus de la scène à l'âge de six ans, il a choisi d'amuser ses semblables. A 62 ans, s'il jette un regard dans le rétroviseur de sa vie, il constatera qu'il y est parvenu au-delà de toute espérance.

Lutin malicieux, bouffon impertinent, humoriste grinçant, Bernard Haller a su se faire une place à part dans le monde encombré du spectacle. Et parce qu'il n'oublie pas les longues années de vache enragée, il reste humble et modeste face au succès.

De son enfance passée à Genève, Bernard Haller a conservé le goût pour les villes à échelle humaine. Même à Paris, où il vit aujourd'hui la plupart du temps, il a choisi un quartier joyeux, qui ressemble à un gros village.

Lorsqu'il parcourt Genève, aujourd'hui, il regrette amèrement que l'on ait défiguré (c'est le terme qu'il emploie) la ville de sa jeunesse. Ce qui ne l'empêche pas de passer du temps à flâner entre les Rues-Basses et la Cathédrale.

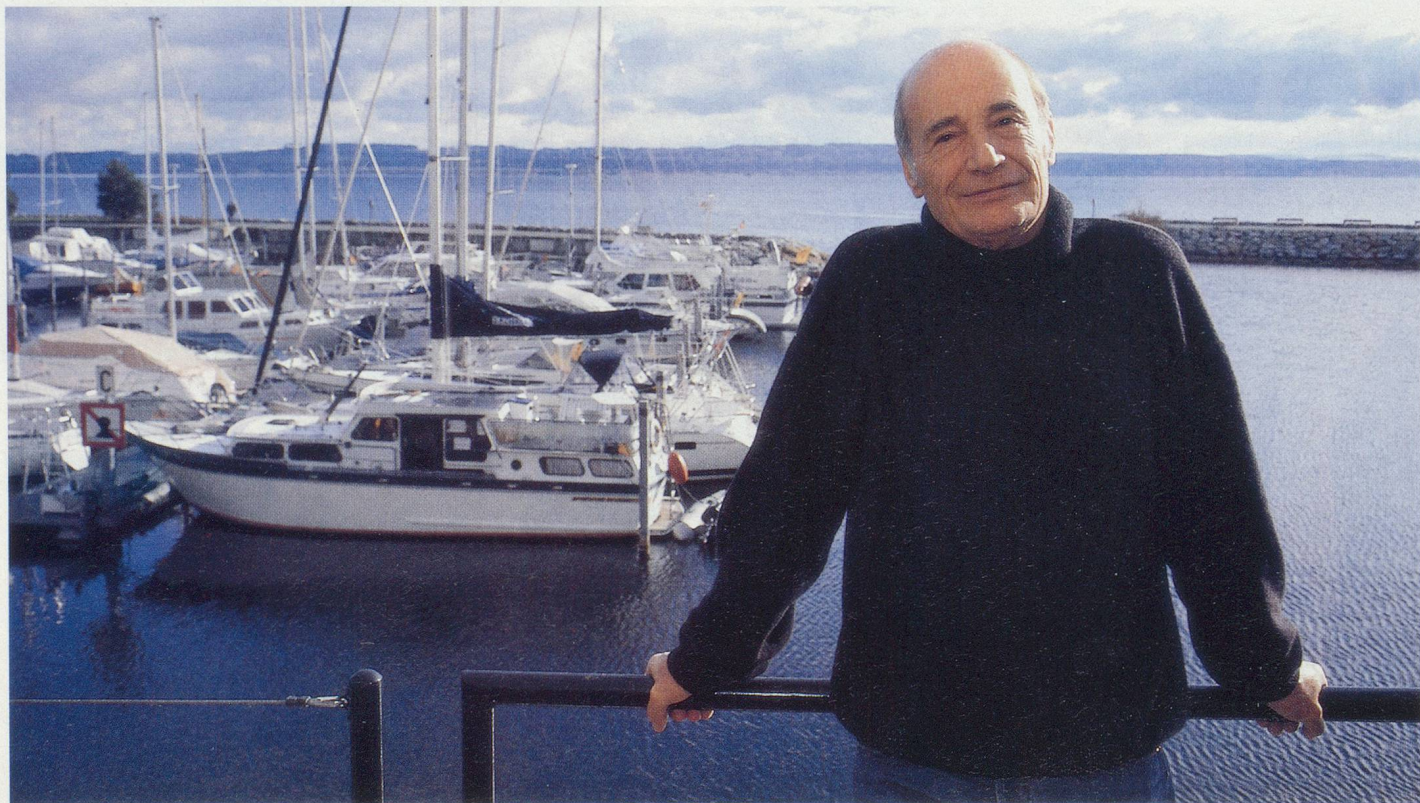
C'est à Genève, plus précisément au cabaret du «Moulin à Poivre», qu'il fit ses débuts, en compagnie d'une certaine Catherine Charbon et de quelques amis férus de spectacle et de poésie. Mais très tôt, la cité de Calvin s'avéra trop exiguë et, en 1958, Bernard Haller partit à la conquête de Paris. Avec pour tout bagage quelques sketches bien rodés (entre autres celui du pasteur) et une bonne dose d'ambition.

Il allait y connaître la période la plus difficile de sa vie, courant le cachet dans quelques cabarets qu'il ralliait sur son vélomoteur, animant une fête ici, un cirque là, une émission de TV ou une vitrine de grand magasin. Jusqu'à ce jour béni de 1971, où son chemin croisa celui d'un certain Pierre Fresnay...

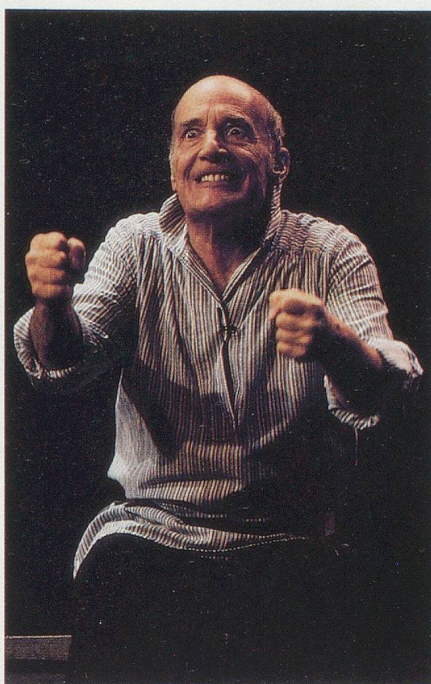
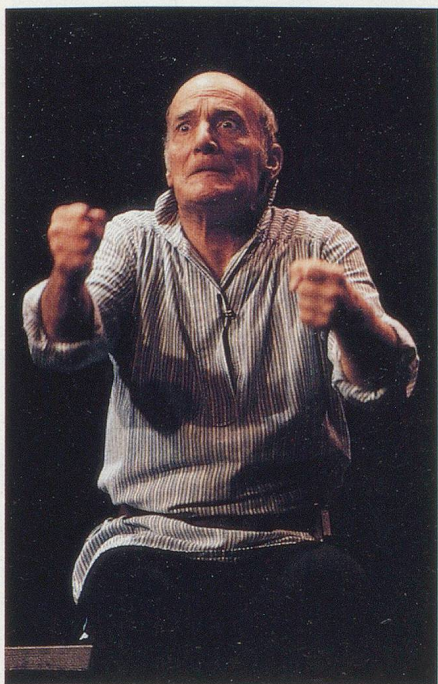
«J'ai eu des moments de doute très pénibles!»

– On a l'impression que vous êtes né dans le spectacle en 1971, au Théâtre de La Michodière. Mais quand et comment avez-vous découvert la scène?

– J'étais sur scène, devant un vrai public, à l'âge de six ans. Je récitais «Le Corbeau et le Renard» lors d'une audition que je passais aux



Bernard Haller à Neuchâtel: «Je suis immédiatement consommable!»



En spectacle: «Ce sont les thèmes tragiques qui déclenchent le rire.»

Amis de l'Instruction à Genève. C'est à ma marraine, maîtresse de diction, que je dois les bases de ce métier. De me trouver brusquement sur scène, devant des adultes qui sourient, qui applaudissent, c'était quelque chose d'extraordinaire pour l'ego. D'un coup d'un seul, la vanité prend une vitesse de croisière ha! ha! ha!

– Plus tard, vous avez connu un certain nombre d'années de vache enragée. Comment les avez-vous vécues?

– Oui, j'ai mangé beaucoup de vache enragée et encore, pas tous les jours! J'ai eu treize ans d'attente. J'ai toujours travaillé, dans un anonymat éclairé, et, dans le fond, je n'ai éclaté qu'en 1971, à La Michodière, avec mon tout premier spectacle «Et alors?» Je faisais tout ce qui était possible pour survivre.

– Est-il vrai que vous avez même travaillé avec Marlène Dietrich?

– Bien entendu et c'est l'un de mes plus grands souvenirs du métier, dans le domaine des variétés. J'ai

découvert le mythe Marlène Dietrich à Johannesburg, dans les années soixante. J'ai travaillé pendant un mois avec elle dans un spectacle où j'assurais la première partie avec un numéro burlesque en anglais. Marlène était ce mélange extraordinaire d'une femme attentive à son public et en même temps peut-être, très inhumaine vis-à-vis de sa fille qui était sa camériste, sa confidente, son aide. Si on veut vraiment connaître Marlène, il faut lire le livre de sa fille Maria Riva. C'est un message d'amour.

– A part ce grand souvenir, j'imagine qu'il y en a eu de plus difficiles. Vous est-il arrivé de douter, durant cette période de vache enragée? Ou d'avoir envie d'arrêter?

– Avoir envie d'arrêter non, mais douter oui. Quand vous arrivez à Paris, comme c'était mon cas à 24 ans, vous vous dites: bon, j'en ai pour un ou deux ans. A 30 ans, quand rien ne s'est vraiment passé, on se dit qu'est-ce que je vais devenir. Comme j'étais déjà chauve à l'époque, je

ne pouvais pas incarner des jeunes premiers et je n'étais pas assez ridé pour jouer des rôles d'hommes mûrs. Je faisais beaucoup de cabarets pour m'en sortir, pour survivre. A 35 ans, je me suis dit que je m'étais peut-être complètement trompé à mon sujet. Il y a eu des moments de grands doutes très pénibles.

«Nous sommes sur cette planète pour aider les gens à vivre»

– Et puis vous avez eu la chance de rencontrer Pierre Fresnay?

– C'est ça la vie. On doit avoir plusieurs chances dans son existence, mais comme parfois on passe à côté, on ne s'en rend pas compte. Là, ça y est, c'était une chance qui se présentait à moi, je l'ai saisie, ça a marché et ce fut le miracle pour ma carrière, pour ma vie professionnelle.

– Pensez-vous que vous avez un rôle à jouer dans notre société, un rôle d’amuseur, de bouffon ou de déclencheur de réflexions?

– Je crois que c’est les trois. Les artistes ont la chance de pouvoir s’exprimer, alors que beaucoup de gens ne peuvent pas parce qu’ils n’en ont ni les moyens, ni les dons, ni la ténacité. Je crois que nous sommes des porte-paroles. Quelque part, j’espère que nous sommes utiles à quelque chose pour nos contemporains, parce que ce n’est pas après ma disparition que je serai utile à quoi que ce soit. Contrairement à un auteur, à un artiste peintre ou à un compositeur, je suis immédiatement consommable. Nous sommes sur cette joyeuse mappemonde pour aider les gens à vivre...

– Votre cheval de bataille, c’est la dérision, le miroir déformant. Avez-vous l’impression qu’aujourd’hui, le miroir s’assombrit un petit peu?

– J’ai l’impression mais peut-être que je me trompe. Toutes les époques ont eu de grands dangers qui les menaçaient. Il y a eu la guerre, puis la grande menace atomique qui a plané sur nous, mais c’était assez théorique, pas palpable. Nous sommes en cette fin de siècle confrontés à des dangers et à des problèmes quotidiens, directement palpables, qui sont le chômage, la drogue et le Sida. Je me dis, mais dans quel état mental et moral serais-je si j’avais seize ans aujourd’hui? On est à une époque charnière, assez noire, qui peut durer cinq, dix, quinze, vingt ans, je ne sais pas. Il y a une transformation, qui va se faire, qui est obligatoire. La Terre commence en avoir assez de porter les hommes qui la mettent dans un sale état. La Terre c’est un corps vivant. Comme un chien, elle va se secouer peut-être, elle va jeter ses puces et les puces, c’est nous.

– C’est pas très marrant, tout ça?

– Non, mais on est bien obligés de vivre avec la société telle qu’elle est et essayer non pas de sombrer dans



«Dans la vie, je veux surtout m’amuser...»

le pessimisme, mais de faire avec, tenter au moins d’apporter aux autres quelque chose qui puisse éclairer leur paysage. Je parle en scène de problèmes qui ne sont pas forcément gais, mais que je charge de dérision, toujours, parce que s’il n’y avait pas la dérision, je ne pourrais pas survivre. Je prends les choses non pas légèrement, mais avec un angle de vision qui fait que ça les rend plus drôles. On le dit toujours, ce sont les thèmes tragiques qui font les bons éléments comiques. Molière ou Feydeau se sont servis des thèmes tragiques pour construire les pièces les plus drôles.

– Qu’est-ce qui vous fait rire, Bernard Haller?

– Oh, beaucoup de choses. L’imprévu de la vie. Tenez, l’autre jour,

je me balade et je vois un panneau qui indique «Centre auditif». Juste à côté, il y a une flèche qui désigne la porte suivante et en-dessous, c’est écrit «Frappez fort!» Alors, on se dit qu’ils sont déjà sourds à l’intérieur... Et puis des individus me font rire, et aussi des films. Dans le quotidien, on trouve toujours matière à rire. Les chats me font rire, beaucoup...

«Je grince de partout, j’ai des douleurs moi aussi!»

– A 62 ans, il n’est évidemment pas question de songer à la retraite

te. Mais si vous pensez à votre vieillesse, comment est-ce que vous l'imaginez?

– Je ne sais pas. C'est très difficile, parce que je ne me rends pas compte du tout de l'âge que j'ai. En réalité, c'est une petite question mathématique toute bête. Quand on a 20 ans, il faut se dire qu'on a encore trois fois notre âge à vivre. A 30 ans, là, plus que deux fois. A 40, plus qu'une fois, à 50 ans, c'est une demi et à 60 c'est un quart. Si tout va bien, j'ai encore un quart de vie par rapport à ce que j'ai vécu. Donc, on va directement aux choses, aux faits et il y a des problèmes dont on ne s'embarrasse plus. Parce que le temps est compté. Continuer à faire ce métier, ce serait ma joie, mais c'est pas dit que j'y arriverai ou que j'en aurai le goût. Dans le style de spectacle que je fais, je n'ai plus grand chose à me prouver, si ce n'est d'essayer de remonter à chaque fois des spectacles pour essayer de surprendre les gens, de les étonner. Cela dit, la vieillesse, c'est toujours la même chose. Je grince de partout, j'ai des douleurs moi aussi. Les bêtises que j'ai faites lorsque j'étais jeune ressortent maintenant. Mais si je peux continuer, je continuerai!

– Dans votre dernier spectacle, il y a un personnage magnifique qui est Caron, le passeur d'âmes. Inévitablement, vous devez y penser à ce qu'il y a après, derrière, sur l'autre rive du Styx. Est-ce que vous pensez à la mort quelquefois?

– La mort m'a accompagné toute ma vie, ça fait partie de l'existence. On n'est pas né qu'on est déjà mort alors hé, hé, simplement, ce qu'il y a derrière, je ne m'en fais pas une idée très précise. Je serais plutôt agnostique dans mon genre. Je n'imagine rien, c'est une interrogation. J'ai encore le temps peut-être d'y penser. Il faudra...

– A 15 ans vous vouliez être ou vétérinaire ou avocat. Franchement, vous seriez-vous autant

amusé dans une clinique ou dans un prétoire que sur une scène?

– A dire vrai j'aurais voulu devenir vétérinaire dans une réserve. Dans un prétoire, c'est quand même de la comédie. Le métier d'avocat, outre qu'il peut servir de bonnes causes, est assez étonnant. Une belle plaidoirie, avec sa dialectique est un peu montée comme une pièce de théâtre ou une tragédie. J'avoue que si je n'ai pas suivi ni l'un ni l'autre de ces chemins, je ne m'en trouve pas plus mal. Même si la profession de vétérinaire m'aurait beaucoup plu.

*«Dans la vie,
je suis
un peu
mélancomique!»*

– Aujourd'hui, est-ce qu'il vous manque quelque chose? Ou avez-vous encore quelque chose d'important à faire?

– Qu'est-ce qui me manque? Beaucoup de choses, certainement, mais je ne m'en rends pas compte. Je

suis un peu «mélancomique» dans la vie. Je vis très au jour le jour, je n'ai jamais eu de plan de carrière. Surtout, je veux m'amuser. J'ai choisi de ne pas traverser dans les clous et je paie parfois très cher ma liberté.

– Etes-vous encore capable de vous émerveiller, et pourquoi?

– Et bien oui, quand même, c'est une nécessité fondamentale de l'existence. Je peux m'émerveiller de choses tout à fait banales, comme me réveiller le matin et dire: tiens, je suis encore en vie, c'est pas mal, qu'est-ce qui va se passer aujourd'hui? Et puis, m'émerveiller de choses très quotidiennes, un coucher de soleil, un chat qui passe dans le jardin, une jolie femme, un beau film, une pièce étonnante, une actrice stupéfiante. La faculté d'enthousiasme est une chose qu'il faut garder le plus longtemps possible, sinon la vie n'est pas très marrante...

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine

Mes préférences

Une couleur:	Le bleu de la mer.
Une fleur:	J'aime la rose et l'orchidée.
Une odeur:	Le parfum vétiver.
Un animal:	Le chat, certainement.
Une recette:	Je ne mange que des pâtes.
Un pays:	Une île, la Corse.
Un écrivain:	Buzzatti, pour sa folie.
Un peintre:	J'aime l'art brut.
Un film:	«Freaks» de Tom Browning.
Une musique:	Mozart et Schubert.
Une personnalité:	Bouddha.
Une qualité:	La tolérance qui les englobe toutes.
Un son:	Le bruit du baiser.
Une gourmandise:	Un vacherin glacé.

Bernard Haller sera les 25 et 26 janvier à l'Octogone de Pully et le 22 avril au Théâtre de Bienne.